

Art et ressentiment

Chronique

Par Cécile Guilbert

- Cécile Guilbert,
- le 29/05/2019 à 10:03
- Modifié le 29/05/2019 à 10:09



Gardens, au pavillon central de la biennale de Venise, le 7 mai

Il pleut sur Venise mais qu'importe puisque sa pierre d'Istrie et ses marbres resplendissent de beauté entre ciel et eau quel que soit le climat. La 58^e édition de la Biennale bat son plein mais ai-je vraiment envie d'aller arpenter l'Arsenal et les Giardini dont plusieurs journalistes, notamment ceux de *La Croix* et du *Monde*, ont pointé l'affligeant didactisme, la pesante bien-pensance, le navrant conformisme idéologique émanant de la plupart des œuvres tandis que *La Nuova di Venezia e Mestre* se demande s'il s'agit d'un avatar de Luna Park ? « *Un regard vidé de curiosité esthétique est, au bout du compte, plus meurtrier pour l'objet de son*

attention qu'une photo ratée », remarque à juste titre Rudy Ricciotti dans *L'Exil de la beauté* que je vous ai déjà vanté.

Or, Venise ayant toujours incarné pour moi cette continuité rapide de plaisirs qui est la définition même de la fête, j'avoue que plus les années passent et plus j'ai du mal à l'interrompre pour aller m'ennuyer devant des concepts dont les explications me lassent d'avance et auxquels mon regard ne rendra pas justice puisqu'il ne s'agit pas d'agrégats sensibles. Découvrir le pavillon belge peuplé de poupées en cage ? Son homologue suisse transformé en club gay ? L'égyptien peuplé de sphynx en plastique doré dont les visages ont été remplacés par des écrans numériques ? Bof. Cela ne m'excite pas plus que la perspective de contempler l'installation de pneus enchaînés d'Arthur Jafa ou « Barca Nostra », l'épave du bateau de migrants coulé en Méditerranée « installé » par Christoph Büchel – le même qui, quatre ans plus tôt, avait transformé l'église Santa Maria della Misericordia en mosquée, provoquant l'ire de la curie vénitienne.

C'est tout le problème de l'art contemporain que d'aucuns vantent au nom du *fun* et du *flashy* quand les autres, tristes comme des pensums, lui trouvent le mérite d'aborder les questions qui fâchent comme les inégalités, le colonialisme, le handicap ou l'oppression des peuples et des minorités sexuelles. En ce qui me concerne, je lis assez la presse toute l'année pour ne pas m'infliger les sermons d'artistes qui le sont si peu et veulent bouffer à la fois au râtelier du capitalisme et de la révolte institutionnalisée. D'autant que j'ai été une fois encore échaudée par les diverses expositions collatérales disséminées à travers la ville dont j'ai cette année – comme les précédentes – franchi les entrées libres en me disant que quels que fussent les contenus, les contenants valaient presque toujours le coup d'œil.

Car il faut rendre justice à « l'événement Biennale » sur ce point : les pavillons nationaux se trouvant limités au nombre de 30 aux Giardini et de 25 à l'Arsenal, les autres États (35 cette année) comme les commissaires préposés aux expositions diverses qui fleurissent en parallèle sont obligés d'investir d'autres lieux urbains, en l'occurrence plusieurs *palazzi* fermés le reste de l'année, dont le visiteur-flâneur est bien heureux de franchir les portes comme de découvrir

les jardins, généralement charmants, sublimes, voire divins. C'est ainsi que j'ai eu la joie de découvrir le célèbre palais Barbaro en 2015, le Tiepolo Passi en 2017, comme de revoir cette année le palais Contarini Polignac délicieusement dans son jus alors que tant d'autres sont rénovés à la hache comme le Bonvicini ou encore le Palazzo Molin del Cuoridoro, désormais découpé en appartements de luxe. Mais il y a aussi, hélas, la cohorte des artistes médiocres qui viennent polluer la beauté de moult lieux publics comme cet Américain à qui je ne ferai pas l'honneur de citer le nom, qui a cru pertinent d'amener dans la cour de la Ca' Pesaro (l'université) un tas d'ordures composé d'emballages en plastique hideux visant à dénoncer les effets du consumérisme à outrance sur l'écosystème de la planète. Ou encore ce Cubain ayant occulté les beaux bustes de marbre du « Panthéon vénète » sis dans le hall du Palazzo Loredan, Campo San Stefano, sans doute pour mieux valoriser ses affreuses têtes cadavériques répandues sur le sol...

Devant tant de laideur et d'insignifiance, impossible de ne pas songer qu'un ressentiment massif s'exerce à l'égard de la plus belle ville du monde qui est aussi la plus fragile et la plus subtile. À propos de finesse, je regrette quand même de n'avoir pas vu le pavillon de Madagascar, présent pour la première fois cette année sur la lagune, signé par Joël Andrianomearisoa. Ma seule consolation ? Avoir snobé les snobs, le seul snobisme que j'gobe !, chantait Boris Vian.